

Audition de M. XX

Mardi 26 janvier 2021 à 10 heures

Réalisée par visioconférence en raison des restrictions liées à la pandémie du COVID-19.

Présents pour la CIASE : Lucile LAFONT (membre associée aux auditions), Thierry BAUBET (membre), un rapporteur.

Point d'attention : Dans cette version du témoignage, les identités du ou des agresseurs ont été modifiées par des pseudonymes, ainsi que les personnes directement mises en cause pour des faits susceptibles de recevoir des qualifications pénales (notamment : non dénonciation de certains crimes ou délits, non-assistance à personne en péril). Les pseudonymes sont entre slash (ex : /Jacques/) pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Certaines données ont été modifiées lorsqu'elles permettaient d'identifier sans équivoque et directement ces personnes (ces modifications sont également entre //).

-- Début de l'audition --

-- Introduction et présentation des membres de la CIASE --

XX : J'ai écrit ma lettre il y a plus de deux ans, en janvier 2019. Je voudrais commencer tout de suite avec deux mots que j'ai notés. Le premier mot, c'est **légitimité** et le deuxième c'est **minimisation**. En sachant que les deux sont un peu liés dans ma tête. C'est un peu confus en ce moment, c'est une période de ma vie assez difficile, un peu compliquée. Je suis en psychothérapie depuis assez longtemps.

Légitimité, parce que, entre autres, quand la CIASE nous a envoyé un questionnaire auquel j'ai répondu, dans la partie descriptive de l'abus, il y avait à noter l'intensité dans l'acte et dans la fréquence. Dans les deux cas, j'ai coché la case la plus basse. J'ai été victime d'attouchements, c'est la seule chose qui me reste en mémoire, j'avais 10/11 ans, et je n'ai pas de raison objective pour l'instant de penser qu'il y a eu autre chose et d'autres fois. C'était des attouchements, point. Dans le silence, point. Et une fois.

Le mot minimisation, il vient ensuite puisque j'étais en sixième quand c'est arrivé et j'en ai parlé pour la première fois, je pense que c'est à mon épouse, en 1982, j'avais 28 ans. Pendant ces 17 ans, j'ai vécu relativement bien, je ne peux pas me plaindre du tout. Je n'ai pas eu une vie comme malheureusement nombre de victimes l'ont décrite, avec des problématiques très graves d'addictions, ou de conflits, etc. J'ai une vie normale. Donc minimisation parce qu'effectivement c'est ce que j'ai fait pendant toutes ces années-là, je me suis dit : ce n'est rien, c'est un attouchement, une fois, un curé à la con, il y en a plein. Et puis j'ai vécu ma vie comme j'ai pu. C'est vrai que quand les paroles se sont libérées, entre autres dans l'Eglise mais pas que, je pense à l'association « La parole libérée » qui a beaucoup travaillé, il y a eu des agressions par des prêtres qui ont eu un retentissement médiatique important, et ça a déclenché beaucoup de choses.

Je me rappelle à l'automne 2018, j'ai vu à la sortie de la Conférence des évêques de France, une déclaration : « On va créer une commission. » Je me suis dit : c'est le moment d'y aller, il faut, il faut participer au mouvement de démolition. C'est vrai que ma rage est remontée contre l'Eglise, effectivement, comme je l'expliquais dans ma lettre de témoignage, ma farouche opposition à la

Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église CIASE

religion catholique, à l'Église catholique et à l'idée même de religion puisque quand je regarde, entre autres et par exemple la place des femmes, que ça soit dans la religion juive ou musulmane, je n'ai pas du tout envie de voir ces religions envahir notre espace public, privé, médiatique, oui, effectivement, la rage est remontée. Je me déssole de voir si peu de voix laïques en France, de rappeler des évidences, que ce qu'on a dans la tête, si on a envie de croire à des balivernes on peut, mais ça reste dans la tête. L'espace public, c'est le bien commun, c'est le vivre ensemble et c'est déjà difficile. C'est difficile quand on le fait en toute bienveillance et sans ramener des croyances. Pour ça, ma haine de la religion est très très forte. Des religions. C'est pour ça que dans ma tête c'est un peu confus ce que j'ai vécu, cet acte isolé, dans un contexte où j'étais pensionnaire dans un établissement catholique reconnu. Moi, malgré tout, j'ai minimisé pendant dix-sept ans, jusqu'à 28 ans.

J'ai quitté rapidement les pratiques religieuses, messe dominicale, confession... Ma famille était excessivement croyante. Mes parents sont morts tous les deux. Ils se sont saignés aux quatre veines pour m'envoyer dans cette institution, je le sais, c'était un gros sacrifice. Ils l'ont fait pour leurs trois garçons et pas pour leurs filles. C'était la mentalité de l'époque aussi, donc ça a laissé des traces dans la famille.

Mes parents ont fait tout ce qu'ils ont pu. Ils étaient profondément croyants. Effectivement, quand ce prêtre a eu ces gestes abusifs, je n'ai absolument rien compris, j'étais dans un état de naïveté, et je le dis souvent, de niaiserie. Je pense que dans ces années 1960, les enfants qui baignaient dans ce jus catho, on en faisait des niais, des enfants qui n'avaient pas accès au monde. Et je pense que pendant toute une partie de ma vie, je n'avais pas accès au monde. Et c'est vrai que le geste de ce prêtre c'était un peu comme une double peine, une double trahison. Parce que rapidement je me suis aperçu de l'escroquerie intellectuelle – il faut quand même le dire – du catéchisme catholique. La science, l'archéologie, les historiens travaillent et ils continuent à travailler. Il y a des personnalités remarquables qui passent leur vie à étudier ce qui s'est passé, comment ça s'est passé, quelle est l'histoire de l'Église, donc on sait tout ça. Le fossé est immense entre ce qu'est l'Histoire et ces gens qui se font appeler catholiques, chrétiens, etc. La vérité historique n'a strictement rien à voir avec toute ces fariboles.

À la limite, que des adultes choisissent de croire à des fariboles, si ça leur fait du bien, pourquoi pas. Mais tant que ça ne déborde pas sur les places publiques. Première trahison, parce qu'effectivement j'ai commencé à me rendre compte que tout ce que j'avais ingurgité, c'était par imprégnation. C'est ce qui fait que c'est excessivement difficile de s'en débarrasser... puisque j'étais imprégné. En plus, deuxième trahison, avoir croisé la route d'un prêtre abuseur... Le supérieur de l'ordre concerné a reçu copie du témoignage que j'avais envoyé à la CIASE, comme c'est la procédure. Il m'a répondu dans une lettre très argumentée qui m'a touché, très bienveillante. Quelqu'un de bien apparemment, très troublé, très perturbé bien sûr par tout ce qu'il a à gérer. Il n'avait aucun document, aucune information précise sur ce prêtre. Donc pas d'autres plaintes, pas d'autres remarques dans son dossier, ce prêtre est mort en 2009. Par contre, il y avait le « testament » spirituel de ce prêtre et il me l'a joint. Et Monsieur Baudet, je vous invite à prendre cinq minutes pour le lire parce que c'est très éclairant des années 1960, dans quoi on vivait, dans quoi mes parents ont vécu, et le poids de la religion, l'enfermement dans lequel étaient plongés les gens, cette souffrance finalement, intellectuelle et intime que ça a généré, entre autres chez mes parents. Je reviendrai sur ce point.

Donc son testament... Ce prêtre a déjà eu un infarctus, il a 80 ans, il va mourir quelques semaines ou mois plus tard, et il écrit : *« je vous prévient quand les gens meurent, on dit toujours que ce sont des gens formidables, mais avec moi, je vous en prie, il ne faut pas dire ça. Moi, je ne suis pas ça du tout, j'ai pêché plus que de raison dans tous les domaines. »* Il explique sa vie de misère, il est allé au séminaire parce qu'il voulait partir de chez ses parents, avoir un peu d'indépendance. Il n'avait aucune foi particulière, aucune envie particulière de passer sa vie avec des curés, au séminaire. Bon, il y est allé, il a subi ça tant bien que mal, il a été ordonné prêtre et puis première affectation dans cette institution. Et donc, dans ce testament, il insistait bien en disant qu'il n'était pas quelqu'un de bien,

qu'il avait beaucoup souffert dans sa vie. Ça m'a beaucoup troublé. Bien sûr, il n'y a aucun aveu particulier. Mais comme je l'écrivais ensuite au supérieur, c'était assez raccord avec le personnage que j'ai croisé, mon professeur principal, de français/latin en 6^{ème} et 5^{ème}. Quelqu'un de soumis, d'un peu terrifié devant ses supérieurs à lui. Pauvre bougre qui s'est retrouvé avec une soutane sans rien comprendre à la vie. C'était assez fort ce testament parce que c'était une bonne illustration de ce qu'était l'Eglise. J'emploie l'imparfait parce que je me rappelle ces séminaires, ces bâtiments énormes qu'il y avait dans la campagne, et il y en avait un peu partout, des bâtisses énormes pour accueillir des palanquées de jeunes, mais maintenant ils sont vides. Avec des curés recruteurs qui passaient dans les campagnes, pour aller chercher dans les familles, un enfant ou deux pour soulager les parents et pour remplir les séminaires. C'était cette époque-là. Donc après je me suis un peu détaché de ça, je n'allais plus à la messe dominicale avec mes parents. Mais il y a un certain nombre de valeurs acquises que j'ai conservées, que je revendique. Ça m'a orienté vers l'objection de conscience, avec un groupe issu du catholicisme aussi, catholicisme « de gauche », mouvement rural de la jeunesse chrétienne. Ensuite dans ma vie professionnelle j'étais un syndicaliste, le plus motivé possible. Je commence ma 5^{ème} année de retraité.

Le problème de la légitimité, de la minimisation, c'est un point important. Et encore ce matin, je sentais une tension avec mon épouse avec qui je vis depuis 1982, qui est d'une bienveillance et d'une bonté sans faille. On a eu le temps de s'expliquer un petit peu et elle me disait : « *c'est injuste* ». Elle voulait dire que c'était injuste que pour moi il y ait une commission et qu'elle, par rapport à sa vie familiale d'abus, de tous ordres, enfin ... On ne peut pas dire ça... Encore qu'avec son frère c'était vraiment limite, des abus verbaux, des « gestes déplacés » comme on disait à l'époque... Et donc elle s'en est sortie à sa façon mais elle en a conçu beaucoup de doutes et de méfiance. C'est le mot qu'elle employait par rapport aux psychiatres. Malheureusement, elle comme moi, on a rencontré des psychiatres qui ne nous ont pas fait du bien, qui nous ont fait du mal. Méfiance. Entre autres, sa famille est très compliquée, très concernée par le problème d'abus. Sa nièce, la fille de son frère aîné, personnage pervers et inquiétant que j'ai croisé longtemps, a écrit des livres sur l'inceste.

Tout ça pour dire que cette problématique... ce n'est pas forcément pour rien qu'on vit ensemble depuis 38 ans, parce qu'on a un passé commun de souffrance et de solitude. Je crois que c'est un mot qui est vraiment important parce que quand je repense à mon enfance, c'est cette solitude. Il se trouvait que mes parents étaient très croyants. Mon père était veuf et avait deux filles, sa femme est morte en donnant naissance à un troisième enfant mort-né. Grande souffrance. Et mon père s'est remarié grâce à une religieuse qui l'a mis en liaison avec ma mère qui était célibataire. Ils se sont mariés en 1944 et ils ont eu un premier fils en 1945, une fille en 1946, une deuxième en 1947, mon frère aîné en 1951 et moi en 1954. Et moi j'étais, comme on me le disait à l'époque, comme je l'ai entendu 20 fois dans ma vie de la bouche de mon père : « *le dernier cri* », sans que je comprenne vraiment ce que cela signifiait : le cri du nouveau-né ? La nouveauté ? Donc merci l'Eglise. Ma mère a subi ses grossesses, et l'impatience et les besoins de mon père toute sa vie. Elle me l'a dit explicitement. Elle a dit à mon épouse qu'elle ne souhaitait à personne de vivre ces grossesses en série... Merci l'Eglise, merci de ce que vous avez fait à mes parents, de la vie que vous leur avez donnée. Moi je suis là, je n'étais pas désiré, ils me l'ont dit aussi. Dans ma tête, c'est compliqué parce que j'ai toujours à faire le tri d'une part entre ma rage de ces vies gâchées par un système, par des institutions de pouvoir – parce qu'on en revient toujours à ça, à des histoires de domination – et l'Eglise étant un des piliers de la domination des individus, et d'autre part cette mauvaise rencontre quand j'étais en sixième. Alors, j'ai employé l'imparfait quand j'en parlais, parce que l'Eglise catholique des années 1960, quelque part, n'existe plus. Les églises ne sont pas pleines, Covid ou pas. La moyenne d'âge des pratiquants... Il y a quelques familles traditionnelles cathos qui existent, je sais, mais globalement il y a quand même de grandes déperditions. Ce n'est pas pour rien que souvent ce sont des prêtres africains qui viennent dans les églises de France, puisque les séminaires sont vides. Donc l'Eglise ne ressemble plus du tout à ce qu'elle était dans les années 1960 mais malgré tout, voilà. Voilà où j'en suis. Comme je vous l'ai déjà

dit, j'ai vu un certain nombre de psys toute ma vie, des psychiatres principalement. Actuellement encore.

Je me suis marié avec mon épouse en 1989, on vivait ensemble depuis 1982, on a eu deux enfants. Je vis avec l'idée que je n'ai pas été à la hauteur, que je ne suis pas à la hauteur. C'est vrai que je suis devenu de plus en plus sombre, de plus en plus noir, entre autres pour des raisons... on va dire écologiques, pour faire court, de conscience des limites de la planète et de la difficulté ou de l'impossibilité (suivant les jours !) de redresser la barre suffisamment fortement pour garder un espoir que réellement ça s'arrange. Je compile des dossiers de journaux, principalement Le Monde, sur Internet, et je fais des rubriques. J'ai une rubrique qui s'appelle « Positif » mais dedans il n'y a pas grand chose. De vraies nouvelles positives qui ne soient pas dérisoires, qui soient significatives sur un plan régional, national voire planétaire pour montrer qu'effectivement on est en passe de limiter la hausse des températures, la pollution, la disparition des espèces... Des nouvelles qui prouveraient ça, je vous avoue que si vous en avez, je suis preneur. Moi je n'en trouve pas. Et pour ça je n'ai pas besoin d'aller sur des sites spécialisés, je prends l'information mainstream, officielle et ça me suffit largement.

Voilà, j'en suis là et effectivement la vraie question, c'est de faire le tri dans mon histoire personnelle. J'ai posé la question à mon psy, en lui disant : quel impact cet abus par ce prêtre a pu avoir sur ma vie ? Et il m'a fait une réponse de psychiatre, enfin c'est un clin d'œil, [un des deux membres de la CIASE est psychiatre] il m'a dit : « *c'est un élément parmi d'autres* ». Avec ça, je suis bien avancé. Enfin bon, je comprends. Mais c'est une vraie question, parce que dit autrement, est-ce qu'il y a de la complaisance malsaine à gratter, à macérer dans ce qui fait mal, dans ce qui n'est pas beau ? C'est une vraie question.

Je suis satisfait de cet entretien, on parle à visage découvert, donc c'est pas mal. C'est pour ça que ça m'intéressait de le faire. Suite à ma lettre témoignage à la CIASE, j'ai téléphoné à mes deux frères et à mes deux sœurs pour leur dire de vive voix ma démarche. J'en ai profité pour leur dire aussi que j'avais saisi l'occasion pour faire retirer mon nom des registres de baptême de la commune de ma naissance, parce qu'on ne m'avait pas demandé mon avis pour m'y inscrire et que je ne voulais plus y figurer... Ca a provoqué quelques échanges. Un beau-frère qui m'a raconté que lui aussi, sous la soutane, etc. Il avait rencontré récemment un ancien collègue et ils se sont retrouvés tout les deux à raconter les histoires d'un prêtre abuseur. Et moi je l'avais incité à porter témoignage, c'était le moment d'en parler. Et là ça a provoqué un refus d'en parler plus. J'ai tendu la perche deux fois et il ne m'a jamais répondu précisément, ni oui ni non. Donc ça a mis une petite gêne, mais bon une de plus, une de moins, ça ne m'empêche pas de vivre du tout. Donc j'ai averti ma famille de cet acte de témoignage et de ma décision de me considérer comme ne faisant plus partie de l'Église catholique.

C'est un peu la problématique que j'ai en ce moment. Alors c'est un peu compliqué, parce que bien sûr, il y a le confinement et tout ça. Je suis à la retraite, j'ai du temps donc je revisite un peu ma vie, avec la psychothérapie là-dedans. Je revisite des moments de ma vie, en les voyant de façon complètement différente. Et puis on a des décisions à prendre sur le plan immobilier, il faut qu'on change de maison, et c'est très compliqué. J'aimerais effectivement arriver à faire la part des choses entre ce qui pourrait ou pas être des difficultés liées à une mauvaise rencontre faite il y a une cinquantaine d'années et ce qui est ma vie.

Bien sûr, l'actualité en ce moment est excessivement dense dans tous ces domaines-là. L'affaire Duhamel, l'affaire Claude Levêque aussi. Chaque fois, c'est horifiant d'entendre les justifications de ces prédateurs. L'un qui dit : « *non ce n'est pas un viol, c'est une fellation, c'est rien* » et l'autre qui dit : « *c'est bon, arrête de te plaindre, tu étais bien content en fait* ». Et puis là il y a encore une affaire qui est sortie avec Gérard Jourdain. A chaque fois c'est une rage de voir l'impunité, ces rapports de domination qui se sont établis, et c'était un peu le sujet de la tristesse de mon épouse tout à l'heure, en disant : « *tout ce qui se passe dans l'intimité des familles, toute cette violence contre des enfants dont on ne parle pas, pas assez* ». C'est vrai qu'il y a un côté militant à ma participation à la CIASE, une

façon de dire : c'est le moment, il faut y aller, il faut que ça pète, que ça se dise, il faut inciter le plus de monde possible à parler, à dire, à dénoncer. Séminaires vides peut-être, mais il y a toujours des catéchismes, il y a toujours des occasions de prédation pour des pervers. J'avoue que sur ce point-là je ne sais plus trop comment fonctionne l'Église catholique. Je n'en suis pas du tout à penser que le danger n'existe plus mais les conditions d'enfermement et de solitude, je pense qu'elles ont quand même bien changé. Sans doute que les enfants actuels sont autant ou plus fragiles que nous l'étions, mais ils sont peut-être moins naïfs, moins niais. J'espère. J'ose espérer qu'ils parlent plus entre eux peut-être. Quand j'étais en 5^{ème}, dans le petit groupe de pensionnaires on était dix, quinze – il se disait qu'un autre curé n'était plus là parce qu'il y avait des plaintes contre lui de la part de parents et qu'il avait été déplacé. Et moi à l'époque quand j'ai entendu ça, je n'en ai même pas profité pour dire : « *oui mais il n'y a pas que lui, il y a le père /M./ aussi* ». J'ai pris l'info, point.

Ca m'est resté et j'ai donc posé la question spécifiquement par courrier au supérieur de la congrégation qui m'a répondu il y a trois jours. En m'écrivant dans une lettre qui m'a paru tout à fait sincère : « *je n'ai rien trouvé dans le dossier* ». Mais ce qui est frappant quand même, c'est l'hypothèse qu'il a formulé ensuite : « *Si des rumeurs étaient parvenues, avant cette nomination à /Grenoble/ [où il a été déplacé], aux oreilles des supérieurs de l'époque, cela pourrait expliquer le choix de le mettre au travail dans un milieu où il n'y a pas d'enfants, mais des adolescents bien affirmés. Ceci est une hypothèse que je formule, n'ayant plus aujourd'hui de possibilité de la confirmer ou l'infirmier.* » C'est intéressant de savoir que le supérieur est dans cet état d'esprit de méfiance, au minimum, en se disant : ce n'est pas parce que je ne sais rien sur quelqu'un que cette personne a un comportement normal, qu'il a fait ce qu'il devait faire... Par ailleurs l'emploi du terme « rumeurs » est par ailleurs signifiant... et cette remarque prouve bien la pratique du déplacement...

Voilà un peu où j'en suis et pourquoi j'ai répondu au questionnaire et à votre sollicitation pour un entretien. Je vous laisse éventuellement réagir, comme vous le souhaitez.

Thierry BAUBET (TB) : On vous remercie pour ce témoignage. On entend à la fois vos doutes et votre détermination mélangés.

XX : Tout à fait.

TB : Bien sûr je ne peux pas répondre, votre psychiatre vous connaît bien sans doute, à la question de quelle a été l'influence de cet événement sur vous. Ce sont des événements qui ne sont jamais sans influence, et qu'il ne faut pas minimiser. C'est moins spectaculaire dans une liste d'horreurs que d'autres choses, mais des attouchements non désirés sur l'enfant on appelle ça des violences sexuelles maintenant. Ce sont des violences sexuelles, donc dès ce moment-là c'est susceptible de causer des blessures psychiques, non seulement à cause de l'événement en lui-même mais aussi de tout ce que ça va impliquer pour vous, enfant, comme gymnastique mentale pour faire avec ça. Se sentir seul, se fermer aux autres. Plein de choses que l'enfant peut mettre en place et qui, elles aussi, laissent des traces dans le développement. L'impossibilité de faire confiance aux autres, etc. Plein de choses peuvent être altérées même si le geste a été commis sans une violence extrême. Donc bien sûr que cet événement et ses suites ont joué dans votre développement et l'adulte que vous êtes devenu. Ce qui ne veut pas dire que vous êtes condamné éternellement au statut de victime.

XX : Oui, j'espère bien.

TB : Ce processus de parole, de témoignage, d'écriture et d'apostasie, c'est un processus que vous avez peut-être entrepris pour sortir de ce statut de victime. Il y a peut-être du positif pour vous dans ce processus.

XX : C'est un peu dans cet esprit-là que je le fais effectivement, pour tourner la page d'une certaine façon. Je tourne la page, dans un sens ou dans l'autre mais je la tourne. J'espère y arriver!

TB : Le deuxième point que je voulais souligner par rapport à votre témoignage c'est que ça nous est extrêmement utile parce que comme vous le savez on n'a pas jusqu'ici de quantification de ces événements, dans l'Eglise, mais enfin c'est vrai un peu aussi ailleurs. L'intérêt pour nous était aussi d'avoir le plus de témoignage possibles, même si certains étaient très brefs, pour évaluer la fréquence avec laquelle ça s'est passé et ça se passe encore de nos jours. C'est très utile pour nous.

XX : J'ai cru comprendre.

Lucile LAFONT (LL): J'aimerais vous poser une question parce qu'il me semble que le testament que vous avez joint à vos documents me paraît important. Je voulais savoir ce que vous avez ressenti profondément en lisant ce testament. Est-ce que cela a été une aide ?

XX : Il y a deux pages. À la lecture, comme je le disais tout à l'heure il n'y a pas d'aveu au sens policier ou judiciaire du terme. Il ne dit pas : « *j'ai eu des gestes abusifs envers des petits garçons* », il ne dit pas ça. Il raconte une vie de souffrance, une vie qu'il n'a pas vécue, qui n'était pas la sienne. Il s'est embarqué dans un processus d'apprentissage d'une religion mais ça n'était pas lui. Il le dit du début à la fin. J'étais très sensible à l'immense souffrance de ce pauvre bougre, pas très intelligent sans doute, pas très malin. Il va au petit séminaire comme certains jeunes prennent un contrat à l'armée parce qu'ils en ont marre de squatter chez leurs parents et qu'il faut bien faire quelque chose. A l'époque, lui, il est allé dans le giron de l'Eglise. La souffrance de cet homme, la tristesse sans nom de ce parcours, de ce gâchis de vie et la responsabilité surtout d'un système parce que si des choses comme ça se sont passées c'est parce qu'il y avait une organisation. Je le sais parce que j'ai des copains qui ont été approchés, il y avait des curés recruteurs qui passaient dans les campagnes, dans les familles cathos pour aller voir les parents en disant : « *vous avez quatre cinq garçons, ou vous avez quatre cinq filles. Il y en a forcément un ou deux ou une ou deux qui peuvent aller faire une bonne religieuse ou un bon petit séminariste, un bon petit curé, donc à qui vous pensez ?* ». Et les curés revenaient et dans l'état de pauvreté de ces gens simples dans les campagnes, ça marchait bien. C'est la tradition. Mon père est issu d'une famille très nombreuse, une grande famille, il avait 13 frères et sœurs. Il avait deux sœurs qui ont été religieuses et un frère qui a été prêtre. C'était à peu près le pourcentage, trois sur douze. C'est ça qui moi m'a fait mal, dans ce testament. Et puis son insistance à dire : '*j'ai pêché, j'ai pêché plus que de raison*'. Ce n'était pas un aveu, mais ça voulait dire au minimum qu'il était travaillé comme tout homme par des envies, des fantasmes. Il se trouvait qu'il était entouré de garçonnetts. Donc, à la lecture, c'était de la tristesse et puis un sentiment de gâchis. Cette rage. C'est vrai que ça alimentait ma rage contre cette institution « Eglise ». Alors bien sûr, je suis capable malgré tout de faire la différence entre des fois sincères, je le dis dans un de mes écrits. Il y a quelques figures de prêtres qui ont recueilli toute mon admiration et ma confiance. Un seul dans l'établissement. Un seul. Et après j'ai rencontré un prêtre qui a consacré sa vie à lutter avec les victimes des radiations suite aux essais atomiques français dans le Pacifique. Il a une vie exemplaire d'engagement pour les autres et de bienveillance, de respect. Donc ça existe. Mais je sais que ce prêtre-là, entre autres, avait pris ses distances par rapport à l'institution, comme beaucoup. Et puis il n'y a pas besoin de toute cette puissance logistique et immobilière et capitalistique de l'Eglise si vraiment les gens veulent faire le bien. Il n'y a pas besoin d'instrument de pouvoir et domination comme l'est l'Eglise actuellement. Ça a renforcé ma rage et ma tristesse. C'était raccord avec ce pauvre bougre. Je le cite un moment dans mon témoignage, il nous avait fait apprendre un petit chant en latin pour qu'on le chante tous debout quand le supérieur allait venir avec nos carnets donner les résultats des compositions, etc. Je le revois comme si c'était maintenant, je revois ce pauvre prêtre tétanisé devant son chef, à espérer qu'on allait chanter pas trop mal, que tout allait bien se passer, qu'il allait être bien vu, bien accepté, bien noté lui aussi ? C'était pitoyable, pathétique de voir cette soumission. Effectivement, moi une fois que j'ai été victime de cet abus, je n'ai rien compris, j'étais niais et naïf. Qu'est-ce que vous voulez ? J'avais mal à la gorge, je vais à l'infirmerie, il arrive, il me baisse le pantalon. Pas un mot, moi je n'ai rien dit non plus. Je suis ressorti de là en me disant : qu'est-ce que c'est ? Et puis je suis passé à autre chose.

Bien évidemment, en parler à mes parents c'était complètement impossible. On ne parlait pas. Ils parlaient très peu, mes parents. Je passais mon temps à regarder ma mère parce que c'était surtout ma mère qui menait la barque, à essayer de deviner ce qui n'était pas dit, à tenter de comprendre. Je me suis fait des films sûrement complètement faux, à force de tenter de combler les blancs. Ce n'était pas à eux que je pouvais parler, et je n'avais pas les mots. Eux non plus n'avaient pas les mots. Ils ne savaient peut-être même pas que ça existait. C'est possible, je suis sincère. Je le dis en toute bienveillance. Je ne suis pas sûr qu'ils aient eu conscience que ce fût possible que des prêtres à qui ils confiaient leurs fils, leurs enfants, puissent être des prédateurs sexuels. Je pense que c'est possible que ça soit absent complètement de leur tête. Je pense sincèrement que c'était possible. Vu l'emprise. Ce qu'ils ont supporté eux, dans leur chair. Ma mère a supporté des grossesses à répétition alors que c'était la pauvreté et des conditions de vie très sommaires. Pas la misère mais la pauvreté extrême, l'eau et les toilettes dans la cour... Quand ils ont déménagé de là où je suis né au village d'à côté, ça s'est fait avec un cheval, un char à banc qu'il avait emprunté à un copain. Il n'avait pas un centime à donner aux gens qui les avaient aidés. C'était la misère, la pauvreté financière et puis la mainmise de cette religion, de ses rites, donc je me dis parfois : tant mieux si je ne leur ai pas dit. Je dis ça parce que je ne sais pas s'ils avaient l'espace pour entendre. Et tant mieux s'ils sont partis sans voir la libération des paroles peut-être, parce que ça aurait été effectivement pour eux comme pour beaucoup de croyants sincères quelque chose d'absolument horrible. Pour des gens sincèrement croyants, qui se sont mis dans ces institutions pour faire le bien, pour aider ceux qui en ont besoin, je comprends que ça les affecte énormément d'entendre tout ce qui se dit et tout ce qui s'est fait, et comment leur propre hiérarchie a couvert. C'est surtout ça. Je ne l'ai pas encore dit mais vous parliez de ma détermination, et effectivement c'est ça qui alimente ma rage...La volonté sans faille qu'a eu la hiérarchie catholique de préserver son image, l'image de l'institution. Ne pas faire de vagues avec tous les moyens bien connus. On déplace sans les sanctionner les agresseurs et on pourrit de différentes façons les victimes, au minimum on les méprise, et quand les plaintes sont un peu fortes, on essaie de discréditer complètement les plaignants. C'est ce qui s'est pratiqué depuis toujours, et c'est ce système là qui a permis que les crimes aient été si nombreux, impunis pour la plupart sans doute...Et c'est ça qui a pété. Et c'est à cette explosion-là que je veux participer.

TB : Est-ce que vous pensez qu'il y a des choses spécifiques à l'Eglise qui rendaient la situation différente d'autres milieux ? Comme par exemple le sport, l'Education nationale, d'autres milieux où il y a du pouvoir qui s'exerce sur les enfants.

XX : Si je reviens à mon expérience, effectivement, c'était quand même un milieu complètement enfermant. Côté familial, il y avait cette religion très présente, très forte. Et des parents, pour des raisons, qui leur appartiennent, d'éducation, de souffrance, parce que si je commence à parler de ce qu'a vécu ma mère avec ses parents... orpheline très jeune. Quand je suis né en 1954, mes quatre grands-parents n'étaient plus là, il n'y avait plus personne. Ni mon père ni ma mère ne m'ont beaucoup parlé de leurs parents. Quand mon épouse a questionné ma mère sur mes grands parents, pour se renseigner, comme ça, elle a senti très fort une grande réticence chez elle, un refus total de parler de son père. Ce qui laisse penser que ce n'était pas tout rose. Au minimum.

Pour répondre à votre question spécifique par rapport à l'Eglise, moi petit gamin, 10 ans, dans ma famille c'était ça. Bon, je ne vais pas me plaindre, je mangeais à ma faim, tout allait bien ! Il y avait ce carcan de l'Eglise dans la famille et je le retrouvais dans l'institution. C'était quand même un milieu excessivement enfermant, je passais la semaine avec les copains dans ce pensionnat et je revenais le week-end en famille. Je pense que c'est ce genre de situations qui maintenant, est peut-être un peu moins fréquent, j'espère. Dans le milieu du sport, il y a des stages qui se passent en dehors des familles, donc il peut y avoir des occasions de prédation. Et dans l'Education nationale, c'est pareil. La crainte, c'est le rapport de domination et de supériorité qu'a le professeur par rapport aux élèves, un petit peu encore. Même si ce sont des rapports qui sont en train de changer. Il y a suffisamment d'événements

qui montrent que les ados sont plus facilement en réaction contre l'autorité des parents. Mais là je m'aventure sur un terrain que je ne connais pas.

La différence entre l'Église et le sport ou l'Éducation nationale, c'est que l'Église est un système totalitaire qui prend en compte l'individu dans toute sa sphère. Il n'y a rien qui échappe. Il y a la morale, il y a le catéchisme qu'on a appris, il y a ce qu'on doit faire. Moi j'étais persuadé, j'étais imprégné de l'idée que la première fille que j'allais tenir par la main, et éventuellement embrasser, c'était mon épouse pour la vie. J'ai eu cette colonne vertébrale-là. Mon premier flirt, ça a été un drame. Mes parents m'ont emmené prier... On était en vacances en Isère, on est allés à Notre-Dame de la Salette, on est allés là haut pour ça, pour sauver mon âme. Pour trois bisous à une copine pendant un stage en montagne. La grosse différence entre l'Église et les autres milieux, pour la grande masse des sportifs qui sont dans les clubs, c'est une partie importante de leur vie mais ce n'est qu'une partie. Et puis il y a les copains, il y a des échanges dans le groupe qui permettent de confronter plus. A l'école, il y a une multitude de profs, etc. Je pense sincèrement que les systèmes ne sont pas aussi totalitaires, englobant toute la personnalité des individus.

TB : Il y avait une autre question que je me posais, c'est la question de parler/ ne pas parler. Vous mettez dans votre écrit et vous avez dit aujourd'hui qu'il y avait une longue période pendant laquelle vous n'aviez pas parlé. Comment vous pourriez expliquer ça ? Est-ce que c'est que vous n'en ressentiez pas le besoin ? Que vous gardiez tout ça de côté ? Que vous aviez peur de ne pas être compris ? Vous pensiez que ça ne servait à rien ? Comment s'est jouée cette question de ne pas parler et à un moment de parler ?

XX : C'est vrai que c'est une vraie question. J'ai écrit dans mon témoignage que j'avais parlé pour la première fois à mon épouse en 1982, à 28 ans. Je n'ai pas une certitude absolue de ne pas en avoir parlé avant. Mais à qui ? Éventuellement mon frère, peut-être. Je n'en suis pas sûr du tout. Ce que je sais, c'est qu'à partir du moment où j'en ai parlé à mon épouse dans ces années-là, quand on s'est connus, après j'en ai parlé à mon frère le plus proche, et c'est tout. Je crois. Mais avec le temps et puis la mémoire, il y a un travail qui se fait de sélection, de recomposition. J'avoue que là-dessus, je m'en tiens à ça : j'ai parlé pour la première fois seize ans après. C'est vrai que pendant ce temps-là, ce n'était pas un sujet. Ça ne me venait pas à l'idée de parler de ça. Je n'en ai pas parlé pendant cette période-là parce que la question ne se posait pas d'en parler ou pas.

Je raconte un incident dans un des courriers, où vers 18 / 20 ans, j'ai ma première voiture et je vais voir des amies qui habitent dans le même quartier que l'établissement où j'étais. Et j'ai un très léger accrochage, c'est un grand mot, mais en reculant je touche le pare-choc de la voiture derrière moi. Et sort de cette voiture, en furie, mon curé agresseur. Je l'ai reconnu, pas lui. Je l'ai laissé gueuler et je suis parti. Tout ça pour dire que je n'ai pas pu parler. Au minimum j'aurais pu le remettre dans sa voiture ou l'injurier, voire plus. Non rien, rien du tout. Ce n'était pas un sujet. Et peut-être que si j'ai parlé après, c'est parce qu'il a fallu que je sois suffisamment en confiance avec mon épouse. Je pense que c'est un problème de confiance et d'écoute. Et j'ai trouvé une femme avec une écoute que je sais exceptionnelle. A 66 ans, j'ai croisé du monde, j'ai vu des couples fonctionner ou pas, j'ai vu plusieurs psys. Donc j'ai des éléments pour dire que mon épouse a une écoute exceptionnelle ! C'est pour ça que j'ai parlé et une fois que j'ai parlé, effectivement, j'en ai parlé à des très proches. Et après plus rien. Comme je l'ai dit, ce qui a déclenché mon témoignage, c'est de voir ces deux évêques qui annonçaient la création de votre commission.

C'est vrai que c'est difficile parce qu'on revient sur l'idée de légitimité, parce qu'on sent bien dans des réactions, parfois : « *mais après 20 ans, après 30 ans, qu'est-ce que qu'il veut ? Il veut du fric. Il veut régler ses comptes...* » Il faut affronter ça parce qu'on sait tellement que c'est la puissance de la société qu'on remet en cause... On est dans une société phallogratique parce que le pouvoir des hommes est largement dominant, il y a des comportements qui sont acquis, qui vont être très durs à remettre en cause. Parler ce n'est pas rien. C'est se faire suffisamment confiance pour supporter tout ça. Supporter

l'idée qu'on nous dise : c'est vieux, il ne faut pas faire du tort à machin, il ne faut pas faire de la peine, il ne faut pas faire ça. Si vous lisez le livre de ma nièce, ça sera beaucoup plus explicite. La prise de parole, de façon globale, est toujours un risque et il faut être en confiance pour le faire. Je l'ai fait quand j'étais en confiance.

TB : Pendant les années qui ont précédé, ces événements ce sont des choses qui vous travaillaient d'une certaine manière ou qui étaient un peu sous le tapis, oubliées ?

XX : Je dirais que c'était plutôt sous le tapis. J'y pensais de temps en temps mais ce n'était pas une plaie, je ne dirais pas maintenant que c'était quelque chose qui me faisait du mal, que j'avais du mal à écarter ou qui revenait sans arrêt. Je ne dirais pas ça. Quelque chose que j'avais anesthésié, quelque part peut-être. Un tapis un peu épais, bien isolant. Il me semble. C'est plutôt comme ça que j'ai vécu cette période.

TB : Et aujourd'hui, vous diriez ? Votre rapport à cet événement.

XX : J'y pense souvent, j'y pense depuis ma lettre, depuis les deux ans. Et puis l'actualité dont je viens de parler légitime, pour le coup, les prises de parole. Chaque affaire qui sort, chaque commentaire me renforce dans l'idée qu'il faut absolument en parler et qu'il faut participer à ce mouvement.

En ce moment, je reviens à ce que j'ai dit au début, c'est faire la part des choses, c'est arriver à voir dans mon histoire ce qui concerne cet abus, après, à voir aussi si c'est complètement lié ou pas à ce que j'ai vécu dans cette institution, avec ces curés, cette religion, ce mépris, cette solitude immense, ce qu'on pourrait qualifier quelque part de non-assistance. Et puis ce que j'ai vécu par ailleurs dans ma famille pour des tas de raisons qui sont hors du sujet CIASE. Mes parents ne pouvaient pas faire plus ni mieux, ils ont fait le mieux possible, le plus possible, ils se sont saignés aux quatre veines, je le sais, pour donner le maximum d'éléments à leurs enfants pour avoir une vie autre que la leur. Ils sont irréprochables mais ils avaient des semelles de plomb, ils étaient plombés par leur vie déjà de souffrances et le carcan, la chape de plomb de l'Eglise qui mettait des œillères, des barrières, des interdits, qui empêchait de voir la vie. C'est pour ça, en ce moment, qu'il me faut faire le tri entre différentes directions.

Avec un certain désespoir de fond. Une immense angoisse. Je posais la question à mon épouse hier ou avant hier. Quand je l'ai connue, j'allais déjà voir un psychiatre et je me posais la question : pourquoi j'y vais encore, à 66 ans ? Mais ma motivation c'est quand même une réactivation d'un fond d'angoisse très fort, d'une vision noire des choses, de cette sorte de délectation à aller toujours chercher ce qui ne va pas, et de voir aussi les impacts délétères et très nocifs que j'ai eus sur mes fils par rapport à leur envie de vivre et de créer. C'est un peu tout ça en ce moment, c'est un peu compliqué. Faire le tri, ce n'est pas si simple que ça. C'est forcément un peu mêlé, alors on recompose et le temps passe. On fatigue aussi, un peu, beaucoup. C'est un peu ça l'état où je suis maintenant.

TB : C'est une période difficile, on ne peut pas utiliser tous les moyens qu'on a habituellement à notre disposition pour faire face et pour se sentir bien, avec le confinement.

XX : Tout à fait. Moi j'avais déjà un côté un peu associable, asocial, je suis excessivement exigeant, très souvent j'ai cassé des gens ou je les ai rejetés, parce que si, parce que ça. Donc là on est depuis 5 ans dans une nouvelle région, on a fait très peu de connaissances, juste quelques unes par une activité qui est bien sûr arrêtée. On ne voit pratiquement plus personne. J'ai la chance de vivre avec mon fils et mon épouse, ça se passe bien. Le fils aîné de mon épouse vient régulièrement et mon fils aîné je le vois aussi régulièrement. Je ne suis vraiment pas à plaindre mais malgré tout ça manque un peu d'air. Je ne peux pas me plaindre par rapport à ce que certaines personnes vivent de solitude au sens propre du terme.

TB : Lucile, souhaitez-vous intervenir ?

**Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Eglise
CIASE**

LL : Non, je vous écoute. Je n'ai pas de question particulière. Je voulais moi aussi vous remercier pour votre témoignage qui contribuera très probablement à faire avancer tout ce qui s'est passé d'inacceptable dans l'Eglise. Cela est important et très positif, me semble-t-il.

TB : On espère que ça sera positif pour vous aussi. Je peux peut-être vous demander comment vous avez vécu votre démarche avec la CIASE et votre entretien aujourd'hui ?

XX : D'abord j'ai envoyé mon courrier à la Conférence des évêques et la première réaction d'une des laïques m'a surpris, la bienveillance et l'accueil. Ensuite la première réponse de la CIASE m'a fait du bien aussi. Je me disais : ça m'a fait du bien de le faire. Donc ça c'est pour moi une bonne chose de rentrer dans ce processus-là, de participer et d'être accueilli comme ça, de cette façon. Une reconnaissance en fait. C'est important et c'est effectivement positif. Je pense que ça va m'aider à passer à autre chose, ou d'une autre façon.

TB : En tout cas j'espère que vous allez pouvoir moins ruminer sur votre légitimité à parler.

XX : Je vais essayer. Je fais tout pour que cette macération disparaisse mais ces démarches en font partie, donc je vais au bout avec vous. C'est dans cet esprit-là. Je sais que ça ne peut être que positif.

-- Remerciements et salutations --

-- Fin de l'entretien --